

LIVRES EN VIE

36 tableaux de Jean-Marc Godès

Photographe-plasticien

Metteur en images du livre et de la lecture

Ambassadeur de Conakry Capitale Mondiale du Livre UNESCO 2017



36 impressions d'auteurs recueillies par l'Atelier Imaginaire

30^e Journées Magiques

Lourdes, octobre 2017

JEAN-MARC GODÈS

Inspiré par l'univers de Jacques Prévert, Jean-Marc Godès est devenu photographe-plasticien avec la volonté de mettre en scène le livre et de promouvoir la lecture par ses images. Depuis dix ans, ses photographies ont été exposées dans une vingtaine de pays. Au printemps 2017, il était en Guinée, à Conakry, élue Capitale mondiale du livre 2017 par l'UNESCO, où il a été nommé officiellement ambassadeur « CCML UNESCO 2017 » jusqu'au 22 avril 2018 ; en août 2017, ses travaux ont été présentés à Hong-Kong, Jinan, Chengdu, Pékin et Shanghai dans le réseau des Alliances françaises de Chine.

Avant de débiter son travail en faveur du livre et de l'écrit, Jean-Marc Godès était tout tourné vers les dispositifs d'éveil et de construction des personnes. De retour en France après un long séjour sur l'île de la Réunion où il a apprivoisé la technique photographique, il s'est « saisi de l'objet-livre avec beaucoup d'appréhension », mais avec la volonté de « le mettre en vie, d'en faire un véritable acteur de la photographie ». Ses « premières mises en scène » en résultèrent.

L'artiste a vécu sa petite enfance en Guadeloupe. Mais son père étant d'origine russe et sa mère pied-noir, ils y étaient considérés comme « des étrangers », et ce sentiment d'être « sans racines liées à un territoire particulier » ne l'a jamais quitté. C'est grâce à l'histoire, la poésie, la musique, la lecture d'auteurs de différentes nationalités que sa vie a pris « un tour universel », qu'il est passé « du singulier au pluriel », en découvrant, au travers de leurs « fenêtres », la condition humaine dans sa diversité, la révolte, l'espoir, la mort, l'amour... Se substituant à la guidance qu'il n'a jamais eue, les livres lui ont montré des chemins.

Bien que toute sa jeunesse ait été marquée par le bruit de la machine de son père enfermé pour écrire, et que cela ait beaucoup compté dans le sentiment d'amour, de respect et de fraternité qu'il éprouve pour les auteurs passés, présents et à venir, Jean-Marc Godès avoue humblement qu'il ne sait pas à écrire. Son langage à lui, qu'il s'emploie à affiner et affermir jour après jour, c'est la « photolivres ». Ce langage, c'est sa manière de « faire un clin d'œil et de tendre la main aux femmes et aux hommes de cette communauté universelle qui conservent, entretiennent et alimentent notre mémoire collective, les écrivains ! ».

Cette histoire personnelle explique dans une large mesure le fait que, à de rares exceptions près, les images de l'artiste soient « toutes conçues de façon à ne pas avoir de lieu marqué visuellement ». Ainsi, quel que soit le pays, chacun s'approprie l'image de façon très subjective. Et, quand un « échange social et culturel » en découle, c'est le bonheur, le signe de reconnaissance de l'aboutissement de sa démarche d'artiste intuitif.

LIVRES EN VIE ET L'ATELIER IMAGINAIRE

Par leur rapport amoureux à la littérature, à ceux qui la font comme à ceux qui la donnent à connaître, la rencontre entre Jean-Marc Godès et l'Atelier Imaginaire était prévisible, pour ne pas dire écrite d'avance. L'association et l'artiste savent de longue date que tout livre est un hymne à la vie, même quand l'invitation au voyage qu'il propose incitera son lecteur à emprunter des chemins inconnus de lui jusqu'alors et, pour certains, des plus éprouvants pour l'âme et l'intelligence.

L'important, c'est le mouvement, la curiosité qui pousse à tourner les pages, à se laisser porter par le courant ou à lutter contre lui et, ce faisant, à s'enrichir d'illuminations parfois, de flammes inquiètes souvent, d'interrogations toujours. L'Atelier Imaginaire a cette expérience-là pour s'être attaché, durant plus de trois décennies, à révéler des talents nouveaux par le biais du prix Prométhée de la nouvelle et du prix de poésie Max-Pol Fouchet. Au bout d'un voyage au long cours, les manuscrits primés se métamorphosaient en livres pour la plus grande joie de leurs auteurs et, par voie de conséquence, de lecteurs épris de découvertes. Parmi ces lecteurs, des personnes comme Jean-Marc Godès qui, portés par le pouvoir mystérieux des mots, inventent des mondes, en s'emparant des livres comme des objets, en les traitant comme de la matière première, qu'ils modèlent à l'image de leurs rêves, avec le désir de les doter de nouvelles charges d'étonnement ou d'émerveillement.

L'exposition présentée à Lourdes, dans le cadre des 30^e Journées Magiques, est une traduction concrète de la grande estime que l'Atelier Imaginaire nourrit envers le travail de l'artiste, et l'esprit qui l'anime. Pour lui donner un surcroît d'existence, les trente-six photographies présentées l'ont été selon un fil conducteur invisible. Les donner à contempler aurait pu se suffire à lui-même tant chacune d'elles est stimulante pour le rêve et la réflexion. Mais l'idée d'inviter des auteurs associés aux projets et réalisations de l'association à livrer une lecture personnelle de la photographie de leur choix a cheminé, et l'exposition donnait donc à lire, au côté de chaque image, un texte singulier. La seule contrainte à laquelle était soumis le commentateur était de ne pas dépasser quinze vers ou lignes, le ton, le style et la forme étant laissés à sa libre appréciation. Et c'est ainsi que l'exposition était agrémentée de poèmes, de saynètes, de mini-nouvelles, de réflexions ou méditations, que le visiteur avait toute latitude de confronter à sa propre lecture de l'image, pour la récuser, l'adopter ou l'enrichir.

Cet opuscule est à la fois un reflet et une trace de cette œuvre novatrice dont les lecteurs attentifs sauront faire leur miel pour stimuler leur imagination et concevoir, toute frontière abolie, leur propre itinéraire.

Guy ROUQUET

L'HORIZON DES RÊVES



*Qui est venu en premier ?
L'homme, la branche ou le livre ?*

*Dans quel sens se déroule la cérémonie
Qui conduit à l'équilibre insensé des rêves ?*

*Dormir sur un cure-dent dans la bouche du ciel
Se faire embrocher par la littérature
Danser devant la mort*

Fais le choix de ton festin

Jean CAGNARD

JE DORMAIS SI BIEN...



ELLE - *Qu'est-ce que c'est ?*

LUI - *Vous étiez endormie.*

ELLE - *Eh bien ?*

LUI - *Ce n'est pas le meilleur endroit.*

ELLE - *Pourquoi ?*

LUI - *Il y a un trou.*

ELLE - *Quoi ?*

LUI - *Il y a un trou, juste en-dessous de l'eau.*

ELLE - *Je ne comprends pas.*

LUI - *Il y a des endroits où l'eau est peu profonde. Mais là, juste en-dessous de vous, il y a un trou.*

ELLE - *Je sais qu'il y a un trou.*

LUI - *Il est profond. Très profond. Vous vous êtes endormie juste au-dessus. Vous auriez pu tomber.*

ELLE - *Je dormais si bien. Pourquoi m'avez-vous réveillée ?*

Lui - *Une chute pareille. Dans un trou si profond. Vous ne vous en sortiriez pas.*

ELLE - *Laissez-moi dormir.*

Vincent FARASSE

LA MÊME SÈVE...



La main et le bras surgissent comme le tronc de l'arbre de la Connaissance. Porteurs d'imaginaires et de savoirs illimités, ils dressent vers le ciel leurs milliers de pages, tel ce feuillage persistant que nulle perturbation climatique n'altèrera jamais. Et, si ces livres de toutes les saisons sont liés les uns aux autres, c'est qu'en eux coule la même sève, la plus riche et la plus vivifiante.

Alain ABSIRE

COMME UN POISSON ÉGARÉ PARMIS LES NUAGES



*A*vant d'atterrir à Lourdes, j'ai dû passer par les plis d'un livre qui se dressait comme un mur et couvrait l'horizon. Il ne laissait qu'une petite porte au fond de ses plis. La porte donnait sur un cirque quelque part près de Gavarnie qui lui-même hésitait entre hauteur et abîme, entre silence et bruits. Il ne savait quel gouffre, quelle langue choisir. Ce qui n'était pas de tout confort pour le visiteur. Un peu perdu, j'ai promené mes regards et vu un attroupement de violettes qui me faisaient face et n'étaient pas, elles non plus, bien fixées sur leurs couleurs. Je me suis avancé et j'en ai cueilli un petit bouquet.

J'ai aussitôt vu l'inapproprié de ma situation. Dans un cirque, si une chose doit bouger, elle ne doit le faire que selon les règles prédéfinies. Je ne pouvais débarquer et agir à ma guise. Mais c'était fait et c'était déjà trop tard. J'étais là, je tenais à la main un bouquet de fleurs qui n'auraient pas dû quitter leur place. Les réactions fusèrent. Qu'il ne fallait pas déranger le haut et le bas, qu'il ne fallait se tromper ni d'étage ni d'idiome. Qu'il ne fallait surtout pas toucher aux fleurs. Qu'ici, elles dépérissaient sur pied, sur place. Et que pour se faire caresser, elles n'avaient besoin ni de langues ni de mains. Je me fis alors gronder comme un poisson égaré parmi les nuages.

Seyhmus DAGTEKIN
(in *Le livre invisible*)

L'ÉCHELLE DES MOTS



*Avec tant d'eau sous leurs pieds nus les mots des livres
quand ils se remettent en route montent valise à la main
comme le fait l'échelle posée contre le vent
un peu plus haut que d'habitude
pour voir dit-on si les nuages qui par hasard passeraient par là
ne seraient pas eux aussi les messagers clandestins de l'humidité*

Jean PORTANTE

LE GRIMPEUR

*Qui
grimpe*

*ici
s'agrippe
glisse
peine ?*

*Qui donc
se hisse
quêtant
l'éclat du pic ?*

*Est-ce le porte-livre
qui sait pourtant que
lorsqu'il sera parvenu à la cime
il devra continuer de gravir ?*



Michel CALS

LE FUNAMBULE



J'ai tenu bon.

*Je me suis accroché aux papillons
des voyageurs, aux plumes de
leurs chapeaux.*

*J'ai parcouru des pages, gravi des
cimes jusqu'à voir toute couleur
se dissoudre. Jusqu'à l'ocre.*

*A trop hâter mon pas, user mes
talons de chaussure, à deviner la
naissance du jour à peine la nuit
tombée, j'ai rendu le temps aux
certitudes, déplié une à une les
circonvolutions de l'espérance.
J'ai joué dangereux. J'ai pensé
funambule.*

Mais je n'étais pas seul.

*Nous étions d'autres voyageurs, d'autres temps, d'autres lieux. An'être
que des symboles de ce qui lentement s'incarne et nous surprend. Bien
cirées, mes sandales de ville volaient les ailes de vos chapeaux, vous
emmenaient courir envers et contre vous.*

Sur l'arche nous étions sauvés par la pensée d'Ensemble.

Enfin

Je me suis assis là, à contempler le monde,

Prise la place : il vous reste de vivre.

Laure BARILLON

INCANTATION



*Je t'avais pourtant prévenue.
Les mots ne sont pas neutres.
Ils peuvent jaillir pyromanes.
Fanal orangé dans les marges.
Il faut se méfier de leur familiarité.
Les braises de l'encre peuvent suffire
À la fièvre des nuits et des rêves.
Je t'avais pourtant prévenue.
Les livres sont chauffés au rouge
Dans la gueule du four aux lettres.
Quand tu tournes des pages
Des horizons de possibles en jaillissent.*

Jean-Yves REUZEAU

L'ENVERS ET L'ENDROIT



A trop gaffer le ciel,
amet ma tête à l'en-
vers, quand ripailler du
verbe, à l'endroit, me
resserre ! Car Dieu a
niché là les beautés de
son monde ! Loin des
fessus nuages, voilà
qu'elles vagabondent
dans les fafiots d'antan,
elzévir, incunables,
grimoires d'usuels ou
polars des cartables.
Tout est à voir ici, tout
est à ma merci. C'est
moi le rimailleux, le ga-
lant du récit. Les sens
dessus dessous, le cul
par-dessus tête, oh oui,
mon livre, viens ! Je te
prends, tu m'entêtes !
J'ai les mains qui te
serrent et le cœur à

l'arrache, je lis, je vis, je jouis, déjà je m'amourache. Nulle part je m'é gare, puisque je suis partout. De haut en bas, je cours, je fornique et m'échoue. Le ciel je m'en fous, je m'arsouille de mots, je dévore, je gloutonne, c'est du fortissimo ! C'est l'orage et le zef, c'est du silence écrit. Je l'esgourde, je le mate, je pieute dans son lit. C'est le plumard des dieux ! Un divan, un rivage où la nuit des étoiles, j'écarte en grand ses pages. Le nez sous son jupon, toujours je m'ébaudis : l'ivresse est littéraire, j'en reste tout ébaubi.

Gilles VERDET

LE TROUPEAU



*Combien de moutons furent décimés
pour y coucher les Saintes Ecritures ?
Combien de peaux furent dégraissées,
écharnées et chaulées,
raclées et poncées,
amincies, polies et blanchies
pour que la plume des hommes puisse enfin s'épancher ?
Combien de moines en troupeau
ont dû courber l'échine
sur des hordes fumantes de parchemins ?
Quel ingrat magnifique ce Gustave Flaubert,
cet équarisseur de vélin
refusant de se fondre au bétail :
« Je rends à l'humanité ce qu'elle me donne : indifférence.
Va te faire foutre, troupeau, je ne suis pas de la bergerie! »*
Que les pasteurs, dans leur solitude sacrée,
lui pardonnent et
tournent la page !*

LE PRÉPOSÉ À LA PESÉE DES ÂMES



***L**e préposé à la pesée des âmes s'habille en saltimbanque pour ne les effrayer point, ou engager (qui sait ?) les plus menacées à prendre cette fatale solennité pour burlesque facétie.*

Quel que soit leur destin, mériteraient-elles de sa part un coup de chapeau ? Du sien, il pourrait peut-être bien faire apparaître clés du paradis, fourches de l'enfer.

Or des pages détachées de tout livre de vie, il ne peut jamais se saisir. Spectaculaires et vaines jongleries ! Sur les plateaux de sa balance, comment pourrait-il les rassembler, si le poids même des mots alimente leur souffle ?

Jean-Luc MOREAU

D'UNE RIVE À L'AUTRE



On mesure peu le poids des livres... Lors d'un déménagement, on réalise vite qu'ils sont plus légers sur des étagères que dans des cartons. Les livres de poche, passe encore ! Mais bouger les grands et beaux livres, les encyclopédies et les livres anciens relève des travaux d'Hercule. Pourtant, qui oserait se séparer de ces trésors sachant l'histoire personnelle qu'on associe à chacun d'eux ? Pour transférer les dix millions d'ouvrages de la BNF, il a fallu des milliers de trajets mettant en œuvre des conditions techniques extrêmement contraignantes pour maintenir température et humidité constantes. Parfois, il faut faire avec les moyens du bord comme le suggère l'artiste dans cette image où, tenus par de solides liens, des paquets de livres se sauvent au-dessus d'un cours d'eau de montagne, volent d'une rive à l'autre grâce à un ingénieux système de poulies. On se prend à penser qu'on est en présence de manuscrits d'une abbaye menacée, au beau milieu d'un roman d'Umberto Eco. Et, à l'heure de la dématérialisation, on en vient à s'interroger sur ce qui, dans les siècles à venir, demeurera de nos vies numériques.

Emmanuel SALIBA

TOUT EST EN PLACE

Peut-être la grande
Catastrophe est-elle
déjà derrière nous et
que nous l'ignorons.
Dans la cuisine tout
est en place comme une
maison de poupée ou
un musée de province
un jour de fermeture
d'une galaxie lointaine.

*Toute parole
devant laquelle l'âme reste
sans réponse*

*sans quelque chose où les
mots font défaut*

*est de l'ordre de la beauté
et se tient au début*

*laissant le reste
de la naissance à la foudre*

*et aux tonnerres
que nourrit un orage libre*

le temps est l'énergie

*l'inévitable
suivre*

que laissent les silences



Werner LAMBERSY

LE TOURNE-PAGES



En regardant cette machine, à la fois improbable et tellement évidente, ce sont des dizaines d'images qui viennent à l'esprit. C'est un flot de mots et d'expressions qui se bousculent et se mettent à tourner dans la tête.

On songe à ces romans où l'on suit des personnages, découvrant peu à peu leurs aventures au fil des pages. On pense au fil de l'histoire qu'il ne faut pas perdre, aux rêveries qu'on laisse aller au fil de l'eau.

Et les filets d'eau qui retombent en s'écoulant le long des pages lorsque les aubes s'élèvent et où chaque goutte est un maillon dans une chaîne. Un peu comme si chaque phrase laissait s'égoutter les mots qui la composent, comme si chaque lettre faisait son petit bruit de cascade pour composer la musique de la rivière, la ponctuer de nouvelles notes.

Et puis il y a le courant qui entraîne cette mécanique. Et on évoque ces journaux qu'on feuillette en s'attardant sur quelques articles, parce qu'il faut bien, comme on dit, se tenir au courant.

C'est la vie qui coule, ici, sous les aubes. Les aubes qui l'une après l'autre se lèvent dans le soleil, laissent pleuvoir leur pluie de paroles, puis s'abaissent dans le flux. Et chacune est un feuillet et c'est la vie qui tourne les pages.

Rémi FAYE

COURRIER SUD



***E**t puisque tu les ouvres et les tournes ces pages,
et que la lumière feuillette un instant ton visage,
hors cadre,
le silence pourrait bien aujourd'hui s'arrondir
de ces bracelets berbères aux histoires de lune.
Et pas même le fennec,
passés ces effondrements
et ces émiettements,
cette belle cassonade solaire de caillasses au-delà de l'image,
pas même le fennec,
pour saisir les tintements intimes de cette respiration.
Le livre gonflerait alors ses pages,
comme des dunes,
comme une poitrine prête à rejoindre sa sueur d'étoiles,
et dans les méharées puissantes de nos joies et de nos ombres,
et il n'y aurait guère que ces vipères heurtantes
pour en délacer le corsage au fiel du mot,
et toujours cette gazelle dorcadée
pour en faire trembler et bondir les phrases au miel du mot.
Et toi, si tu le décides, au muscat noir de tes yeux,
il te suffirait même de tourner les épaules pour changer l'horizon.*

Stephen BERTRAND

DE LA NÉCESSITÉ DE DÉSENGOURDIR LES LIVRES



Il faut de temps en temps sortir ses livres. Non pas benoîtement les extraire de leur rayonnage pour les caresser de la main, non, il faut les emmener dans le monde, confronter leurs phrases, leurs mots, à la rumeur et aux couleurs de la vie. Sans quoi, refermés sur eux-mêmes, ils s'aigrissent et ratiocinent. Un livre qui ne sort jamais est comme un vieux garçon qui sent la violette dans un espace maniaque qui n'est fait que de lui. Sa pauvre joie est page 27, son grand malheur page 112 et rien d'autre n'existe sauf, de loin en loin, assourdis et énigmatiques, les bruits des livres voisins qu'il ne fréquente pas.

Mais on prendra garde de tenir ferme les rênes car les livres ne valent guère mieux que ceux qui les ont écrits. D'avoir été choisis, les voilà curieux et indiscrets comme des chiots. Pire, trop longtemps confinés, ils s'enchantent de l'écho de leur propre voix, veulent être partout au premier rang, se montrent jaloux, envieux, bouffis d'orgueil. Alors que c'est d'écouter qu'il s'agit. Un livre doit être traversé des bourrasques du monde, apostrophé, provoqué, giflé comme au sortir d'un malaise, afin que le rouge lui revienne à la couverture. Si on y met bon ordre, s'élèvera bientôt, revivifié, frais et inouï, le chant choral des livres désengourdis.

Alain KEWES

BONDS ET REBONDS



***L**e premier livre disait : « Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont. » Mais l'homme est parfois un mur, et le livre est toujours un pont. Aussi le lapin préféra-t-il se coucher sur un livre.*

Du bout du museau, il feuilleta le deuxième, et lut : « Une femme a neuf vies, et un chat tout autant. » Mais lui n'en avait qu'une et il y tenait. Prudent, il posa plein de livres sur l'abîme de la vie.

Le troisième parlait des livres qui nous séparent de l'autre rive et qui éveillent en nous le désir de traverser. Alors il s'arcbouta sur ses pattes arrière et bondit, comme l'eau vive sur les pierres, de livre en livre, jusqu'au dernier.

Le dernier prétendait que les lapins ne savent pas lire. Il fronça les oreilles et écrivit en marge : « Il ne faut pas toujours croire ce qui est écrit dans les livres. » Celui-là, il le jeta dans la rivière.

Jean Claude BOLOGNE

Avec la complicité de Nietzsche (Ainsi parlait Zarathoustra, 1883), de James Howell (English proverbs, 1659) et d'André Beem (Portez cela plus loin, 1996).

ENTRETIEN D'EMBAUCHE



LE RECRUTEUR-CHASSEUR DE TÊTES - *Comment avez-vous compris que cette chèvre désirait lire ?*

LE POÈTE LYRIQUE - *Elle respirait sur le papier les verts effluves des arbres.*

LE BERGER - *L'intérêt se lisait dans sa pupille rectangulaire.*

LE RECRUTEUR - *Son apprentissage a-t-il été long ?*

LE POÈTE LYRIQUE - *Une sente ardue mais fleurie vers les sommets.*

LE BERGER - *Pas vraiment. Elle savait déjà compter.*

LE RECRUTEUR - *Quel est son QI ?*

LE POÈTE LYRIQUE - *L'esprit subtil est-il mesurable ?*

LE BERGER - *Un QI ordinaire. Le vôtre. Le mien. Bientôt elle saura écrire aussi.*

LE RECRUTEUR - *Prodige pédagogique !*

LE POÈTE LYRIQUE - *Magie blanche !*

LE BERGER - *Rien de tout cela. Avez-vous vu ses cornes ? Elles appellent l'écriture.*

LE RECRUTEUR - *Vous êtes embauché, berger ; à la faculté, pour apprendre à bien lire aux étudiants.*

LE POÈTE LYRIQUE - *Un homme si peu poète, si terre à terre !*

LE RECRUTEUR - *Ne vous en déplaise, c'est lui le vrai poète.*

Marie ROUANET

LA LECTURE DU PARAPLUIE



J'ai toujours aimé le photographe qui se prend pour le substitut d'un peintre, et qui essaie (y parvenant souvent) à user d'une image pour représenter quelque chose qui n'existe pas mais va naître, exactement comme opère le pinceau se substituant parfois à l'idée de départ grâce aux doigts plus indépendants que leur maître.

L'artiste a, j'en suis persuadée, vu d'abord dans sa tête cet immense parapluie, à la fois protégeant et embellissant la vie d'objets divers, livrés à l'eau, aux tortues, à la chute des feuilles sur les rives d'une eau étrange.

Si l'on observe longuement, sans se contenter d'une vue d'ensemble, on s'amuse et s'interroge à la fois, on devine que ce parapluie s'est mis en tête de lire à sa manière ce que cache puis révèle cet énorme tas de livres reliés, car ce sont des livres que Moah je vois, même si vous pensez à des bidons abandonnés. Et puis ces couleurs rouges aux contours incertains, des plantes inconnues, des fleurs, des flammes ?

Voilà ce qui rend cette image savoureuse, car les questions viennent à l'esprit sans obtenir d'autres réponses que celles que vous construisez, sans autre aide que votre imagination personnelle.

C'est délicieux, non ?

Christiane BAROCHE

AU MILIEU DES COQUELICOTS



Éclatante et mutine, cette photographie vient de me chuchoter à l'oreille l'histoire de la violoniste assise au milieu des coquelicots. Pour mieux jouer, elle avait suspendu sa partition, comme les Mu'allaqat de l'antique Arabie. En les découvrant, un vent de passage a tout soulevé. Mais les épingles retenaient les feuilles et, seule, la jeune fille s'est envolée avec son instrument. Trop occupé à comparer le vermillon de son ruban à celui des fleurs, le chapeau de paille oublia de les suivre et, depuis, les coquelicots attendent en vain la fin du menuet.

Claire VEILLÈRES

ALLEGRO



La musique, c'est du temps apprivoisé.

Sur le fil de la portée, les notes chantent, rivalisant dans leur numéro d'équilibristes avec les oiseaux, ces oiseaux auxquels saint François a destiné sa prédication et dont Franz Liszt s'est fait l'écho.

Sol, mi, la.

Les doubles croches s'envolent. L'enfant ne voit pas le temps qui passe, ce passé, déjà derrière lui. Il est bientôt midi et demi.

Sol, mi, la.

Le reste lui échappe des mains. Fugue.

Et sous ses pieds l'eau coule. La partition ni l'image sont impuissantes à dire la musique.

La musique, c'est le temps.

Julien BROCARD

LE BRISE-GLACE



Voyez ce clown, qui vole au pif ! Ses fondations sont d'air. Sa direction, le vent. Sa chanson, sans musique, a pris corps dans la glace. Dérisoire et sublime. En passant, il m'a rappelé cette chanson d'hiver, gelée au bout de deux strophes :

*Toute la nuit, mon songe
Est un ballon qui plonge
En sous-sol.*

*Je remonte à la nage
Le temps qui, page à page
S'envole.*

J'ai toujours cru que ces quelques mots avaient une suite ; et voilà que je découvre une image, et ressens soudain qu'il n'y a rien de plus.

Le ballon, c'est le rêve, et c'est le brise-glace: on ne peut parler de lui qu'en phrases courtes, sinon le froid brûlerait les poumons. On ne peut l'évoquer qu'en bouts de phrases brisées, disloqués, à la fois comme sont faits les rêves et comme les morceaux de glace après son passage. Puzzle vain, vide et fascinant.

A part le brise-glace qui va seul, qui a vu le monde vierge ? A part lui, qui ouvre la voie, qui connaît la vérité première ? Après le rêve, l'éveil, et derrière le brise-glace peuvent venir les vivants. Mais qui a même l'idée qu'il y avait un avant ?

Sa chanson, il ne la chante pas, il l'a en lui pour lui seul. Ce n'est pas qu'il refuse à quiconque; mais là où il est allé pour la trouver, dans le froid, il a lutté, solitaire, sans moteur.

Yves de LASSAT DE PRESSIGNY

LE CIEL NE PEUT ATTENDRE



Une hélice, de la tôle étincelante, un moteur à explosion à bout de souffle, des câbles brinquebalants et une piste de fortune... Mais des livres, des caisses de livres comme unique secours au milieu de nulle part, en attendant les vrais secours, comme Mermoz, Guillaumet, Saint-Exupéry et tant d'autres rêveurs anonymes avant moi.

On ne prévoit jamais assez dans quel désert on risque de se poser en catastrophe, parmi les sables infinis du Sahara, les neiges désolées des sommets andins ou encore les vagues tumultueuses de l'Océan... Mais on peut choisir aussi d'atterrir en douceur sur le plancher des vaches, s'abandonner au silence afin de se retrouver en songeant au renard du Petit Prince sous l'œil inquiet d'une poule de basse-cour, puis redécoller et voler d'une traite à travers les nuages paresseux pour être reçu en héros à Buenos Aires, y danser un tango effréné sans savoir danser et se réveiller dans des draps parfumés aux étreintes sans lendemain.

Puis, enfin de retour chez les siens, raconter ses exploits au coin du feu, jusqu'au jour où le bourdonnement d'une hélice vous aspire à la fenêtre et vous invite à remettre votre combinaison de vol, parce que, depuis toujours, vous savez que le ciel ne peut attendre.

Yvan LLEDO-FERRER

MÉDITATION FÉLINE

Bon, certes, j'ai un travail. A l'ère des réseaux sociaux, être chat, voilà qui est encore mieux que dans l'Égypte antique. Pour le star system je veux dire. Et puis, le travail des chats, de nos jours, ce n'est pas très fatigant. Là par exemple. Être assis sur son cul sans bouger. Prendre la pose, tête de profil, regard médusé.

Mais je ne suis pas à l'aise. Ici, dans ce cadre, on ne me laisse rien voir hors des arêtes de l'image. Apart ces visages de visiteurs qui s'inquiètent pour moi ou s'esclaffent : « Le chat va tomber à l'eau ! Le chat est coincé ! »



Espèce de gros malin ! Tu ne sais pas si je monte, descends ou suis immobile ! Tu ne sais pas quel système mécanique invisible relie les cordes entre elles !

Je vais te dire. Ton propre instinct de survie et quelque empathie naturelle te dictent une analyse nourrie par un sentiment d'urgence. Te voilà prêt à être manipulé à ton tour. Prends garde !

Moi je suis un félin, pas un toutou. J'aspire à chasser en solo au milieu des bois, loin des caméras et des caresses. C'est seulement ainsi qu'au plus profond de moi, je suis assuré, moi, d'obtenir ma pitance.

Là où mon instinct et ma survie ne font qu'un.

Karine GANTIN

OHÉ ! INGÉNU DU SON !

Brève description d'après mirage...



Dans une boutique de brocanteur, un enfant vu de dos, tronqué comme s'il naissait d'un remous de vieux bouquins pèlerins, vagues de lettres à clapotis de pages, lève en sémaphore ses bras, main gauche accrochée à un des boutons de six TSF aux œillets éteints de borgnes bêtes, main droite vers les cinq touches ordinaires à potentiel magicien...

Ohé, ingénu du son, petit de femme espérant quel secours, tourne ton visage inexprimé vers mon perdurable inconnu, qui, dans les désormais lointains du siècle 20, alliait par les voix déclenchées, les mots alignés, toutes sortes d'images pas moins inouïes que celles qu'imposeraient des technologies prétendument plus raffinées, tandis que se redéployent, sur ton blanc verso, de si fabuleux canevas qui firent de mes primes années des féeries d'un autre espace-temps.

Ghislain RIPAULT

QUAND LES PAROLES S'ENVOLENT



Dans la main tendue, un livre-papillon, entouré d'autres livres, qui attendent leur tour pour déployer leurs ailes. Bien qu'eux aussi aient beaucoup voyagé, ils ne rêvent que de nouvelles rencontres. La toile du haut-parleur s'ouvre comme un rideau de théâtre. Le cœur du vieux poste palpite dans l'ombre, là où les mots se métamorphosent en paroles. Les prodiges de l'art et de la technique font vibrer leurs fils sonores jusqu'au bout de la nuit et du monde. La caisse en bois foisonne de fables, d'histoires et de légendes. Ulysse dialogue avec le Petit Prince et Rossinante avec Bucéphale. A l'ombre des jeunes filles en fleur, Hamlet relit Moby Dick et Le Désert des Tartares. Shéhérazade et la Bouche d'Ombre s'interrogent sur la Condition humaine et sur ce que sont devenus Alice et le Grand Meaulnes. Sherlock Holmes pense qu'il s'agit peut-être d'une affaire d'identité. Six personnages demandent à Maigret de retrouver leur auteur. Après cent ans de solitude, Robinson cingle vers l'oracle de la Dive bouteille en chantant à tue-tête le répertoire du Chat Noir. Vingt mille lieues sous les mers, le Bateau ivre joue à cache-cache avec le Serpent d'étoiles et, sous l'œil effaré de la Dame de pique, la cantatrice chauve se coiffe toujours de la même façon. Passepartout remonte le filet des voix, le cours du temps, le chemin de l'encre, là où les paroles sont des mots offerts sur le papier. De fil en aiguille, le voici devant une autre main, celle qui tenait la plume, celle de l'écrivain. Et tout est accompli, pour le bonheur de chacun.

Guy ROUQUET

LE PASSE-LIVRE

Tenant son chapeau d'une main de peur qu'il ne s'envole et de l'autre une valise en carton, l'homme traverse, dans un bel élan, un mur fait de pages imprimés. Peut-être surgit-il de ces dernières pour incarner le sieur Léon Dutilleul dit « Garou Garou », le héros du Passe-muraille, une jolie nouvelle de Marcel Aymé ? Un personnage inoubliable, surprenant et sympathique qui franchit aisément les murs, tous les murs. Comme ceux de la prison où il est, un temps, enfermé et qui ne l'empêcheront pas d'emprunter, à la barbe du directeur, le premier tome des Trois



Mousquetaires d'Alexandre Dumas posé dans sa bibliothèque.

Avec sa moustache, son costume et son air décidé, l'homme semble pressé d'aller, comme on va à une source d'eau, remplir sa grande valise de livres, d'histoires, de rêves, de métamorphoses et d'évasions. A moins qu'elle ne soit déjà pleine et qu'on l'attende quelque part pour un pique-nique de lectures où on partagera, à ciel ouvert et en dégustant, par exemple, un bon madiran, les nourritures terrestres et les produits frais de l'imagination.

Abdelkader DJEMAÏ

LE VRAI PRIX DU VOYAGE



Être un petit enfant toujours plongé dans ses livres, ou dans ses cahiers... Indifférent au paysage qui l'entoure, prêtant peu attention au bruit des vagues, à peine sensible au soleil qui le tape, ayant oublié jusqu'au drôle de chapeau qu'il porte, ne souriant qu'à l'histoire qu'il découvre... Ne se rendant même plus compte qu'il est étrangement juché, sur un tonneau planté là dans les flots - peut-être du rhum abandonné par ces pirates dont on savoure l'histoire. Lisant à son aise loin des autres, loin de tout, loin du rivage, et tournant le dos même à cette mer ouverte sur l'infini ; mais pourquoi contemplerait-il l'horizon marin qui ouvre sur l'ailleurs, puisque le vrai voyage lui est déjà offert dans les mots ?

Bien sûr, sans s'en apercevoir, le petit enfant risque d'être durablement seul avec ces signes en noir et blanc, chaque jour de ses vacances, de son âge tendre, sinon de sa vie. De ne plus voir ceux qui joueraient bien avec lui sur le sable. D'être seul sur l'île déserte qu'il s'est trouvée. Seul, fût-ce avec le sourire aux lèvres, seul, fût-ce avec d'innombrables amis imaginaires en compensation, mais seul quand même. Plus tard, le bel enfant regrettera de n'avoir pas alors un peu plus joué, nagé, contemplé la beauté des eaux.

Mais n'est-ce pas le prix qu'il devait acquitter à sa passion dévorante ? Pour être précocement curieux de la littérature, des histoires, de l'histoire ? Pour être plus tard de tous les domaines de la pensée, du savoir et de la mémoire ? Oui, c'est à ce prix qu'un jour, il a pu écrire à son tour ses propres livres.

Raphaël SPINA

LA DERNIÈRE INVENTION DE TEUTH

*En ouvrant les yeux
Il comprit qu'il venait de les fermer
Le livre sauvage courait devant l'instituteur
Le ruisseau des lettres remontait vers la source en déclamant
Les racines vertigineuses époumonaient le ciel de la mémoire*

*Quand il voulut fermer les yeux c'est-à-dire les ouvrir
Il comprit que ses paupières n'obéissaient plus qu'à elles-mêmes*



*Les clepsydres riaient aux éclats
Chaque moulin était un géant
Chaque mouton un guerrier
Et chaque outre de vin un rêve*

*Quand il apprit à lire il s'aperçut qu'il ne voyait plus les mots ni les lettres
mais des vols d'oiseaux figés sur l'estran dans l'attente de la vague*

Et des pattes de mouches sur les créneaux brumeux des idées enrhumées

*Oubliant qu'il savait lire
Ou qu'il avait cru le savoir
C'est alors qu'il se mit à écrire.*

David JAUZION-GRAVEROLLES

SOIS COMME L'ÂNE QUI PORTE...

*Savant
Poète
homme qui porte
en lui des livres*

*sois doux
sois humble
et souviens-toi
que l'ignorant*

*est homme
aussi
plus que peut-être
tu ne te crois*

*pour lui
sois comme
l'âne qui porte
pour lui des livres*



Aurélien DELSAUX

L'ENFANT ET LE BALLON



***T**u es l'enfant pauvre, mais tu ne le sais pas.
L'enfant du bout du monde qui tient le monde entre ses mains
une mappemonde de papier couverte d'innombrables pages
de livres qu'il ne sait pas lire,
c'est toi,
mais tu ne le sais pas.*

*En vérité, tu es l'enfant de la joie, l'enfant du sourire innocent,
l'enfant du continent Brésil
et tu es l'enfant roi.*

*Tu écriras l'histoire du monde qui est dans ta main.
Je te le souhaite
car tu es notre lendemain le plus proche et le plus humain.*

Sylvestre CLANCIER

LA BICYCLETTE ROUGE



Combien d'espoirs ?
de rêves suspendus à la ligne fuyante de l'horizon ?
Combien, dans le miroir de ton regard,
de ciels aux reflets bleus-gris de lointains ailleurs ?
Tu grandiras. Ta bicyclette deviendra bateau.

Tu le déchiffres
à chaque page de chacun de tes livres
Quand tu plonges au cœur du papier gorgé de savoirs.
Tu veilles avec fierté sur ce trésor inestimable,
toi l'héritière fervente de tant de labeurs.

Tu le sais
aussi sûrement que déjà tu apprends à dompter le vent.
Tes bottes ne sont pas de sept lieues mais elles fendent la mer.
Portée par la ténacité fragile et farouche de l'enfance,
tu observes, à la proue de ta bicyclette, le livre ouvert de ton avenir

Christelle THEBAULT

ELLE DISAIT ADIEU À SES MOTS...



... Et c'était là, au beau milieu de ce milieu de traversée, qu'elle disait adieu à ses mots.

Pages endormies parmi l'eau calme, mots recueillis puis abandonnés.

L'adieu n'est qu'une forme nécessaire de la mémoire.

Il faut aller voir au loin, son bagage comme bouchon flottant avec soi.

Comprennent ceux qui parviendront ici.

Découvrent ceux qui d'ici, ensuite, sauront s'en aller.

Lieu d'égarement, lieu de rencontre.

Départ vers l'horizon, le jamais abouti.

Voyage, notre ambition. Traversée, notre peine.

L'arrivée, notre espoir et notre crainte. Nous, lecteurs, sommes les Ulysse de cet espace illimité.

Elle savait où s'étendait son regard. Emplie de la confiance des voyageurs isolés, elle regardait bien au-delà des terres à venir.

Signe traçant à la surface de l'eau une autre trajectoire, si sûr de son devenir, le frêle oiseau.

Les regards eux-mêmes se déploient, puis se dispersent. Ici venu, tout est échange de possibilités.

L'eau immergeant son corps, sa part d'ici-bas.

Inventer, découvrir, les deux paupières de son désir inachevable.

Bruno QUEYRIE

AU FIL DE L'EAU...



« L'avenir est derrière nous, pensons à nous retourner ». Légère est l'embarcation pour un voyage au long cours, qui durera quelques minutes ou quelques années. Le temps de découvrir une contrée, voire plusieurs, de s'arrêter et de repartir, de relire le chemin parcouru, de se souvenir que souffle en nous l'Esprit qui a vu naître le monde. Entreprendre une traversée, s'ouvrir à toutes les rencontres, persévérer aux heures les plus incertaines, en s'éclairant au phare, tandis que les eaux conservent le secret de notre passage et offrent nos rêves à l'astre du jour. Existence unique et vouée à l'universel, là où l'instant est renouvelé, dans les choses qui s'enfantent en nous, autour de nous et avec chacun de nous. L'imprévu est le cadeau du moment. Dans une même danse, s'enchevêtrent le très petit et le très grand, tout un univers qui ne peut être accueilli que dans la royauté des liens de l'Amour. Soyons sur le départ, prêts à voir et entendre qu'à chaque instant se joue la symphonie de la Création toute entière. La seule mesure qui permette de faire un saut assuré dans l'éternité est celle de l'émerveillement. Avancer au large en laissant à quai ce qui ne fait que passer, risquer la vague qui naît des quatre vents et, au-delà de nos forces, trouver l'espérance dans l'humilité, préserver l'essentiel pour apprendre la joie et recevoir sa liberté. Devant nous, des pages blanches à écrire comme une partition de musique. En nous, l'histoire de ce peuple auquel nous appartenons, cette promesse d'amour qui nous a précédés : celle de vivre, entre Ciel et Terre, la juste harmonie qui jaillit de la plus cristalline des fontaines.

Béatrice ROUQUET

BATEAU-LIVRE...



Les lettres, les notes, les lignes et les portées s'accrochent à la mâture,
s'impriment sur la coque de noix du cœur.

Elles tissent le bateau-livre qui ouvre l'aventure hauturière.

La musique des gréements invente ses gabiers.

Les images justes étravent les vagues de l'émotion et les tourments des ciels.

Le capitaine ne décide que du port d'attache. Ni de l'itinéraire, ni de ce qu'il remontera dans ses filets.

Ni même des histoires de rencontre qui peupleront sa pêche ou de sa bonne étoile.

Il sait qu'il n'est pas de calme plat sur la mer d'encre et que les phrases et les notes vont plus loin que le frêle esquif de nos vies.

Il sait encore que le passager seul décide des contrées à explorer.

Mais il reste convaincu que la métaphore au voyage donne son prix.

Et que le vent des pages est le meilleur alizé pour mettre à la voile.

Michel BAGLIN

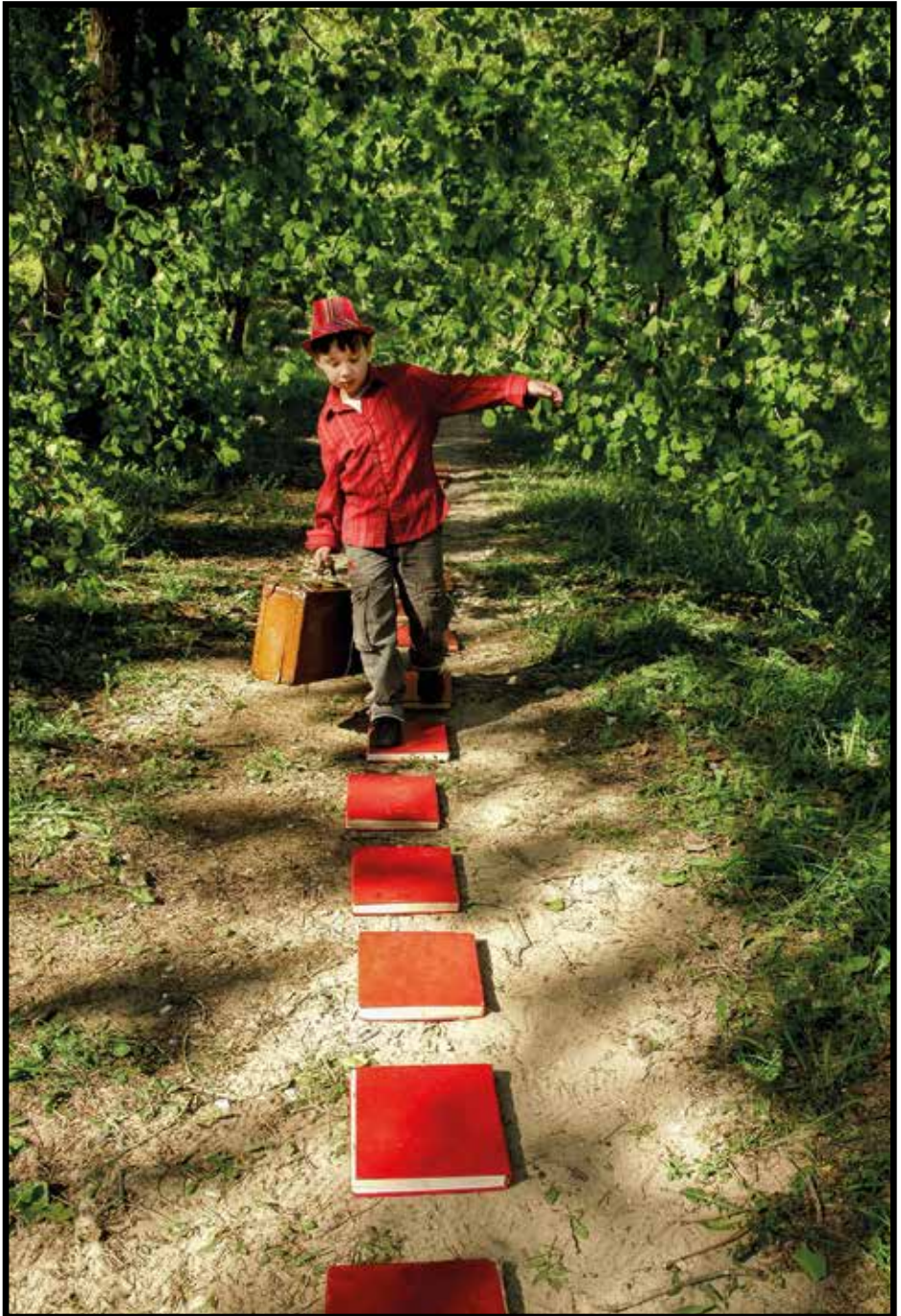
LE TRAIN DES GRANDS LIVRES



***L**e train des grands livres traverse le temps
franchit les fleuves les frontières
les interdits les bûchers les naufrages
les Sibéries les tunnels de l'oubli
Il ouvre des fenêtres dans la nuit humaine
D'une rame à l'autre les voyageurs
écoutent les voix et les rêves
genèses odyssees chimères cris et rires
énigmes chants de vie et de mort*

*Hors des Murs vers l'Océan
il s'élançe de tous ses mots
« au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau »*

Jacqueline SAINT-JEAN
(avec le concours de Charles Baudelaire)



<http://photolivres.canalblog.com> - www.atelier-imaginaire.com

Conception graphique : Béatrice Rouquet - Impression : Conseil Imprime Group (Tarbes) - Droits réservés